

Compagnie À Tire-d'aile - Pauline Bayle

ILLUSIONS PERDUES

d'après
Honoré de Balzac

REVUE DE PRESSE
AU 17 MARS 2020



P
x
•
▲
/

■
B

CONTACT PRESSE

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont
& Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil

PLAN BEY

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels
en téléchargement sur www.planbey.com

La presse en parle - Extraits

« Pauline Bayle réussit un spectacle d'une force, d'une beauté, d'une tenue et d'une qualité dramaturgique exceptionnelles. Voilà une pièce qui mériterait des spectateurs très nombreux tant elle réussit à lier une insolente audace artistique à une accessibilité totale. »

Catherine ROBERT, *La Terrasse*, 3 février 2020

« Chaque génération à ses *Illusions perdues*. Le Théâtre de la Bastille présente celles de trentenaires qui n'ont pas froid aux yeux : ils se jettent dans le roman d'Honoré de Balzac comme on se jette sur un ring, avec la volonté d'en découdre, d'expérimenter et de comprendre ce qu'il en est de l'ambition dans une France tiraillée entre la province et Paris, aimantée par l'argent et la réussite. »

Brigitte SALINO, *Le Monde*, 11 mars 2020

« Pauline Bayle n'a décidément peur de rien. Après avoir brillamment adapté pour la scène *Iliade* et *Odyssée* d'Homère en trois heures chrono, voilà qu'elle s'attaque, à la *Comédie humaine* de Balzac... en 2h30.

[...]

Son texte a l'allure d'un précipité limpide : les dialogues claquent, l'action s'emballe, toujours fluide. Le Paris intellectuel et « arty » d'hier résonne avec celui d'aujourd'hui. La satire sociale est d'une savoureuse acuité. »

Philippe CHEVILLEY, *Les Echos.fr*, 13 mars 2020

« Balzacophiles, balzacophones et autres pointilleux gardiens des œuvres de ce buveur de café invétéré qu'était Honoré de Balzac, n'allez pas voir la subtile adaptation et jouissive mise en scène qu'en donne Pauline Bayle au Théâtre de la Bastille. Vous seriez offusqués. Vous risqueriez la crise d'apoplexie en voyant que le personnage central, Lucien de Rubempré, est interprété par une femme.

[...]

Il y aurait bien d'autres détails exquis à raconter, l'ensemble produisant, à chaque instant, une incandescence du présent de la représentation. Si bien que ce spectacle, par son énergie créatrice, rapproche de nous ce monde qui nous semble plus lointain quand on lit le roman et fait clignoter, in petto, quelques événements récents. »

Jean-Pierre THIBAUDAT, *Mediapart*, 13 mars 2020

« La jeune metteuse en scène livre une version condensée, fluide et limpide du monument romanesque de Balzac. Un tour de force où l'apparente simplicité du geste n'a d'égal que l'impressionnante acuité du propos. »

Vincent BOUQUET, *Sceneweb*, 13 mars 2020

« La vingtaine de personnages retenue dans l'adaptation est vaillamment endossée par cinq jeunes comédiens et l'adaptation, fidèle, épurée, ne laisse pas le temps de souffler. »

Philibert HUMM, *Le Figaro*, 13 mars 2020

« Dans un espace scénique basculant de deux à quatre dimensions, la vétusté mesquine d'Angoulême - d'où vient Lucien - s'effacera peu à peu pour laisser place aux lumières éblouissantes de l'ogresse capitale qu'est Paris. »

***Que faire à Paris?* 2 mars 2020**



JOURNALISTES PRÉSENTS

Presse quotidienne

CAMPION Alexis - Le JDD
CHEVILLEY Philippe - Les Echos
DE PREVAL Guillemette - La Croix (venue à Saint-Ouen)
HUMM Philibert - Le Figaro (venu à Saint-Ouen)
ROUSSEAU Valentine - le Parisien
SALINO Brigitte - Le Monde (venue à Saint-Ouen)
SIBONY Judith - Le Monde (blog)
SIRACH Marie-José - L'Humanité
SORIN Etienne - Le Figaro

Presse hebdomadaire

GAYOT Joëlle - Télérama sortir
HANSEN LOVE Igor - Les Inrockuptibles
NERSON Jacques - L'Obs
PEREZ Mathieu - Le Canard enchaîné
VAN EGMOND Nadjma - Elle

Presse longs délais

BOUTEILLET Maïa - Paris Mômes, Ubu
MAGROU Rafaël - Théâtre(s), La Scène
RÉGNAUT Noémie - I/O gazette
ROBERT Catherine - La Terrasse

Presse audiovisuelle

LAPORTE Arnaud - France Culture
MALINGE Perrine - France Inter
N'DOYE Aïssatou - France Culture
SIGALEVITCH Anna - France Culture

Presse internet

BOUQUET Vincent - Sceneweb
CHÂTELET Caroline - AOC
DU VIGNAL Philippe - Théâtre du blog
KUTTNER Hélène - Artistik Rezo
NAUD Elisabeth - Théâtre du blog
ROUSSELET Micheline - SNES
ROUSSELOT Valérie - Théâtre online
SANGLARD Denis - Un fauteuil pour l'orchestre
THIBAUDAT Jean-Pierre - Médiapart
YOUB Mathias - Le Doigt dans l'oeil

JOURNALISTES AYANT RÉSERVÉ POUR LES DATES ANNULÉES SUITE À LA FERMETURE DES THÉÂTRES

ALEOS Jeanne - France Culture
ARNSTAM Nicolas - Froggy's Delight
ATINAULT Marie-Laure - IDFM
BEMONT Anne-Julie - Radio France
BERLAND Alain - Beaux-Arts
BORDERIE Olivier - AOC
BRIANCHON Jean-Christophe - France culture
CANDONI Christophe - Toute la culture
CHAMPALEAUNE Mathieu - Transfuge
CHAUVEAU Gil - Charlie Hebdo
CHENIEUX Annie - Au théâtre et ailleurs
COMMEAUX Lucile - France Culture
COSTAZ Gilles - Politis
D'ANGELO Suzanne - Mordue de théâtre
DARGE Fabienne - Le Monde
DE FAGE Thierry - Blog De Phaco
DELACROIX Oriane - France Culture
ENDEWELT Simone - La Presse Nouvelle Magazine
ENJALBERT Cédric - Philosophie Ma
FRAISSARD Guillaume - Le Monde
FREGAVILLE Olivier - L'Oeil d'Olivier, Transfuge
FRIEDEL Christine - Théâtre du blog
GANDILLOT Sarah - Causette
GIRODET Alain - Culture J
HAN Jean-Pierre - Les Lettres Françaises
HELIOT Armelle - Le Journal d'Armelle Héliot, Le Figaroscope
HOTTE Véronique - Hottello
JEANCOURT Oriane - Transfuge
LE SCANFF Yvon - Etudes
LE TANNEUR Hugues - Des mots minuit
MARION Corine - Rue du Bac
MERIC Matthieu - Cyborg Théâtre
MEUNIER Michèle - Area Revue
PASCAUD Fabienne - Téléràma
PLAS Laura - Trois Couleurs
ROYER Elodie - France Inter
SFEZ Zoé - France Culture
TARDIEU Cécile - Le Chemin vers l'insertion
THEME Sébastien - France 5
TINAZZI Noël - Rue du Théâtre
TROMMELEN Sophie - Arts Mouvants
SCHIDLOW Joshka - Allegro théâtre

France Inter - Le 7/9

Citation de l'article du Monde dans la revue de presse de Claude Askolovitch

En direct le 11 mars à 8h45

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-revue-de-presse/la-revue-de-presse-11-mars-2020>

EMISSIONS ANNULÉES SUITE À LA FERMETURE DES THÉÂTRES

France Culture - Les Matins du samedi, émission présentée par Caroline Broué (21 mars)

France Culture - La Dispute, émission présentée par Arnaud Laporte (16 mars)

France Bleu Paris - Phoner en direct avec Pauline Bayle (23 mars)

QUOTIDIENS

vendredi 13 mars 2020 LE FIGARO

30 | L'ÉVÉNEMENT

Balzac: à lui le succès!

ENQUÊTE Si elle reste la hantise des collégiens, son œuvre romanesque n'en finit pas d'inspirer les lecteurs en scène et les réalisateurs. Mais qu'est-ce qui rend si immuable l'auteur de « La Comédie humaine » ?

PHILIBERT HUMM
philibert.humm@lefigaro.fr

Les moteurs de recherche ont quelquefois des ratés. Quand on renseigne « Balzac » sur Google, le premier résultat concerne une marque de vêtements et accessoires pour femmes : « Balzac Paris, maison de mode responsable, production raisonnée et prix justes pour une mode plus durable... ». En dessous est même une adaptation tchèque de *La Prou de chagrin* en dessin animé... L'œuvre de Balzac passe sans encombre les frontières mais elle voyage aussi très bien dans le temps. Au début des années 2000, le réalisateur Alain Tasma fait d'Eugénie de Rastignac l'animateur d'une émission de libre antenne... (*Rastignac ou les Ambitieux*, 2001). « C'est que La Comédie humaine n'appartient pas à son époque, explique Séverine Maréchal, adjointe du conservateur de la Maison Balzac à Paris. Il n'y a pas besoin de connaître la France du XIX^e pour comprendre Balzac. Plus que la trame narrative, ce sont ses personnages qui font son génie. » À la manière d'un entomologiste, l'auteur a en effet constitué toute une collection de caractères types, et pris soin de les épingler dans leurs paradoxes et leurs petites ambiguïtés. Balzac est l'archéologue du mobilier social, comme il se décrivait lui-même en avant-propos de *La Comédie humaine*. Mieux que moderne ou d'actualité, il est immuable. Et le restera, tant que des *Père Goriot*, des *Cousine Bette* et des *Eugénie Grandet* continueront de peupler le monde.

Au palmarès des œuvres les plus adaptées, grand et petit écran confondus, cette dernière semble tenir la corde. Entre 30 et 40 *Eugénie Grandet* auront été tournées à ce jour, au rôle-titre interprété entre autres par l'inimitable et pourtant imitée actrice italienne Alida Valli après-guerre. Productions italiennes, donc, mais également françaises, américaines, britanniques, mexicaines et même soviétiques ! Tournée en ce moment même par Marc Dugain, la dernière-née d'entre les *Eugénie Grandet* verra le jour en salles à la fin de l'année tandis que Xavier Giannoli peaufine le montage de sa *Comédie humaine* (lire ci-dessous).

La force des personnages

Si certains collégiens dont l'auteur de ces lignes, ont pu, de chagrin, vouloir lui faire la peau, Balzac fut pourtant et demeure l'un de nos auteurs les plus adaptés. Dans la seule période de l'Occupation, il est avec le Belge Georges Simenon l'écrivain le plus représenté au cinéma. En période de pénurie, de censure et de restrictions, les réalisateurs d'alors privilégient les décors fastueux, les tentures et les robes à crinoline. Les tournages se déroulent bien souvent dans des conditions dantesques.

Edwige Fenech raconte dans ses Mémoires que, lors du tourna-

ge de *La Duchesse de Langeais*, les figurantes en décolleté s'évanouissaient de froid. Dans le rude hiver 1941, les acteurs devaient sucer des glaçons pour que ne s'échappent pas de leur bouche des nuages de buée... Sous des latitudes plus clémentes, les Italiens, les Américains puisent eux aussi dans le répertoire balzacien. À tel point que les chercheurs ont définitivement renoncé à tenir le compte. Il existe aujourd'hui quantité de bandes dessinées, de feuilletons radiophoniques et même une adaptation tchèque de *La Prou de chagrin* en dessin animé...

L'œuvre de Balzac passe sans encombre les frontières mais elle voyage aussi très bien dans le temps. Au début des années 2000, le réalisateur Alain Tasma fait d'Eugénie de Rastignac l'animateur d'une émission de libre antenne... (*Rastignac ou les Ambitieux*, 2001). « C'est que La Comédie humaine n'appartient pas à son époque, explique Séverine Maréchal, adjointe du conservateur de la Maison Balzac à Paris. Il n'y a pas besoin de connaître la France du XIX^e pour comprendre Balzac. Plus que la trame narrative, ce sont ses personnages qui font son génie. » À la manière d'un entomologiste, l'auteur a en effet constitué toute une collection de caractères types, et pris soin de les épingler dans leurs paradoxes et leurs petites ambiguïtés. Balzac est l'archéologue du mobilier social, comme il se décrivait lui-même en avant-propos de *La Comédie humaine*. Mieux que moderne ou d'actualité, il est immuable. Et le restera, tant que des *Père Goriot*, des *Cousine Bette* et des *Eugénie Grandet* continueront de peupler le monde.

Au palmarès des œuvres les plus adaptées, grand et petit écran confondus, cette dernière semble tenir la corde. Entre 30 et 40 *Eugénie Grandet* auront été tournées à ce jour, au rôle-titre interprété entre autres par l'inimitable et pourtant imitée actrice italienne Alida Valli après-guerre. Productions italiennes, donc, mais également françaises, américaines, britanniques, mexicaines et même soviétiques ! Tournée en ce moment même par Marc Dugain, la dernière-née d'entre les *Eugénie Grandet* verra le jour en salles à la fin de l'année tandis que Xavier Giannoli peaufine le montage de sa *Comédie humaine* (lire ci-dessous).

Sur les coteaux de Passy, dans le havre de la Maison Balzac, on se réjouit de ces sorties prochaines.



Portrait d'Honoré de Balzac par Louis Boulanger (en haut à gauche). Parmi les œuvres de Balzac les plus adaptées Eugénie Grandet (en haut, ou Théâtre 13, à Paris). Charlotte Van Bervesselles et Jenna Thiam dans *Les Illusions perdues* (ci-dessus au Théâtre de la Bastille).

Si le succès de Balzac ne se dément pas, c'est aussi par la modernité de ses procédés. Séverine Maréchal rappelle qu'il est l'inventeur du « personnage récurrent ». Géniale trouvaille qui va devenir au fil des romans la signature de son promoteur. Vautrin, personnage infiniment complexe, paraît et réparaît par exemple dans quatre romans, quand Rasti-

Cette dernière année, la fréquentation a été multipliée par six. « Là où nous stagnions à 80, 90 visites par jour, savourez Yves Gagneux, son directeur, nous comptabilisons aujourd'hui près de 300 visiteurs quotidiens. » Venues de tous les horizons, le livre d'or en témoigne : Chine, Angleterre, États-Unis et Japon, où Balzac est encore enseigné.

Si le succès de Balzac ne se dément pas, c'est aussi par la modernité de ses procédés. Séverine Maréchal rappelle qu'il est l'inventeur du « personnage récurrent ». Géniale trouvaille qui va devenir au fil des romans la signature de son promoteur. Vautrin, personnage infiniment complexe, paraît et réparaît par exemple dans quatre romans, quand Rasti-

gnac s'invite dans une quinzaine d'entre eux. Un procédé que l'on retrouve aujourd'hui dans la plupart de nos séries actuelles, ce qui fait dire à Titou Lecoq, auteur d'une malicieuse biographie (*Honoré et moi, L'Iconoclaste*, 2019) que si Balzac était notre contemporain, « il travaillerait très certainement pour Netflix ».

Allers-retours entre différentes époques

Dans les théâtres de France et de Navarre, Balzac n'est pas non plus en reste. Ces jours-ci, au Théâtre 13, à Paris, c'est une *Eugénie Grandet* – encore et toujours elle – que monte Camille de la Guillonnière. L'effroyable avarice du Père Grandet, la passivité de son épouse, la vulnérabilité du cousin Charles, le courage, la grandeur d'âme et le grand malheur d'Eugénie : tout y est, tout s'y retrouve. Pendant ce temps à la Bastille, Pauline Bayle réalise un autre tour de force : ramasser trois tomes des *Illusions perdues* en deux heures et demie de temps. La vingtaine de personnages retenus dans l'adaptation est vaillamment endossée par cinq jeunes comédiens et l'adaptation, fidèle, épurée, ne laisse pas le temps de souffler. C'est la particularité des *Illusions perdues* : Balzac, qui fait souvent reposer la construction de ses histoires sur des allers-retours entre différentes époques, calcule ici le temps du récit sur celui de l'action. Pauline Bayle, qui met en scène et scénographie, explique qu'elle privilégie l'adaptation de romans, « champs de réflexion immenses du fait qu'il s'agit de textes qui n'ont jamais ou très peu été donnés à voir sur un plateau ».

C'est là un de ses paradoxes : si Balzac est très régulièrement joué dans les théâtres, ce n'est presque jamais pour son théâtre. C'est pourtant par là qu'il a commencé, à la fin des années 1810, alors qu'il habitait une mansarde, rue de Lesdiguières à Paris. Prenant son inspiration dans un personnage de Shakespeare, le jeune Honoré se lance dans la carrière des lettres par une tragédie de 1906 alexandrins. Mais lorsqu'il présente son *Cromwell* à ses proches, l'accueil est au moins aussi rude que l'hiver 1941. Consulté, l'académicien François Andrieux, un « ami de la famille », décourage carrément le jeune homme à poursuivre dans la voie de la littérature. S'il avait suivi son conseil, on suppose que Balzac eut fait un excellent employé aux écritures. ■

PHOTO JOSSE LEROUX, GALLERIE CHARPENTIER, SIMON GOSSELIN

Le Monde
JEUDI 12 MARS 2020

CULTURE | 25

La valse intranquille des « Illusions perdues »

Pauline Bayle et ses comédiens proposent une version « dégenrée » de l'œuvre de Balzac, enthousiasmante

THÉÂTRE

Chaque génération a ses *Illusions perdues*. Le Théâtre de la Bastille présente celles de teneurs qui n'ont pas froid aux yeux : ils se jettent dans le roman d'Honoré de Balzac comme on se jette sur un ring, avec la volonté d'en découdre, d'expérimenter et de comprendre ce qu'il en est de l'ambition dans une France tiraillée entre la province et Paris, aimantée par l'argent et la réussite. Cette France, qui relie celle de 1820 à la nôtre, Pauline Bayle et ses comédiens l'abordent d'une manière simple, directe, frontale. Et c'est aussi enthousiasmant que *Iliade/Odyssée*, d'après Homère, qui leur a valu un franc succès et les a lancés, en 2017.

Pauline Bayle aime travailler les grands textes littéraires. En les portant à la scène, elle se sent libre d'inventer son théâtre, et laisse en retour les spectateurs libres de s'inventer leurs images. Tout repose sur les mots qui claquent sur le plateau nu où les comédiens ne sont pas costumés : ils portent des vêtements de ville, et il suffit d'un rien pour qu'on les identifie. Au début, Lucien Chardon est vêtu d'un pantalon trop court et d'un haut noir qu'il troque contre une chemise blanche quand il devient journaliste. Quand il prend de l'assurance, il dénoue ses cheveux. De longs cheveux auburn de femme. Car Lucien est joué par une comédienne (Jenna Thiam), dans ce spectacle naturellement « dégenré » où le sexe importe moins que l'incarnation, et où la ronde des personnages ressemble à une valse intranquille.

Une lucidité ravageuse

Ils sont cinq en tout, à se partager dix-huit rôles, dont celui du Narrateur, qu'ils endossent chacun à leur tour. Seul Lucien reste Lucien, sans devenir Eve, M^{me} d'Espard, Coralie, Camusot, Dauriat, M^{me} de Bargeton, Raoul Nathan..., soigneusement choisis par Pauline Bayle pour donner aux *Illusions perdues* l'élan d'un récit accessible à tous, et à Paris les contours d'une ville qui broie ceux qu'elle n'encense pas, selon l'humeur du



Charlotte Van Bervesselles et Jenna Thiam, le 7 janvier, lors d'une représentation à Albi.

SIMON GOSSELIN

moment et avec la complicité de la presse. On sait tout le mal que Balzac pensait des journaux. « *Le journal au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut.* »

On ne s'étonnera pas que Balzac fasse un tabac avec cette charge qui réactive la défiance actuelle envers la presse. Pauline Bayle et son équipe n'en tirent pas un argu-

ment démagogique. Ils mettent au jour une mécanique essentielle dans l'ascension et la chute de Lucien, parti de son Angoulême natal avec le rêve de s'imposer comme écrivain à Paris. Au Lucien fébrile, trop faible pour devenir un Rastignac, le spectacle donne les couleurs d'un oiseau de l'art de notre siècle qui cherche sa place, veut réussir et se demande comment satisfaire son ambition sans se compromettre. Les allusions trop datées sont écartées au profit des lignes de crête qui relient hier à aujourd'hui, l'argent, le pouvoir, l'amour, l'amitié et la trahison.

Paris est un théâtre, dans cette société française où Lucien navigue entre l'aristocratie et les cercles artistiques : sa belle apparence policière devient sale et hostile, comme quand on passe de l'avant à l'arrière d'un décor. Et, de même qu'« on peut être brillant à Angoulême, mais insignifiant à Paris », il faut savoir que « la confiance est un bâton dont on se sert pour battre ses voisins », dans

cette hydre de la capitale où le chemin, pour publier un livre, peut devenir un chemin de croix, et où il vaut mieux « attendre d'être riche avant de faire des vers ». Quitte, pour y arriver, à passer par le journalisme, soit à devenir « un acrobate » jonglant entre

les intérêts des uns et des autres pour faire avancer les siens.

La règle du jeu est cruelle, et l'illusion mortelle. Dans le spectacle, nous les voyons, en direct, prendre Lucien dans leurs rets. Il n'y a nul romantisme ni cynisme chez Pauline Bayle et ses comédiens.

Mais une énergie vibrante et une lucidité ravageuse. Ils savent entraîner le public avec eux, ils tiennent le parti pris d'un jeu sans apprêts, formidablement efficace, et ils ne lâchent pas. A certains moments-clés, ils créent des images d'une beauté folle, comme l'apparition de Coralie sur un podium : elle parle de « la ville tentaculaire » – un des plus grands passages du roman de Balzac –, Lucien l'écoute et aussitôt l'aime.

On verra la même Coralie recevoir des œufs pourris. La comédienne rêvait son amant en roi de Paris, et le voilà jouant leurs derniers francs, gagnant puis perdant tout. Il est loin le temps où, adoubé par les journalistes en vue, Lucien entrait dans une sarabande en forme de sabbat, une danse d'initiation, éclatante, délurée, flamboyante, que les comédiens poussent à son acmé. Formés pour la plupart au Conservatoire, ces trois filles et ces deux garçons sont excellents. Citons-les : Charlotte Van Bervesselles, Hélène Chevalier, Guillaume Compiano, Alex Fondja, Jenna Thiam. Totalement engagés dans le projet de Pauline Bayle, ils sondent le cœur glacial et brûlant des *Illusions perdues*. ■

BRIGITTE SALINO

Illusions perdues, d'après Honoré de Balzac. Adaptation et mise en scène : Pauline Bayle. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Jusqu'au 10 avril. De 15 € à 25 €.

MEP

MAISON
ILLUSTRÉE
DE LA
PHOTOGRAPHIE

04.03.2020
07.06.2020



Ils sont cinq en tout, à se partager dix-huit rôles, dont celui du Narrateur, qu'ils endossent chacun à leur tour

« Illusions perdues » : Balzac bête de scène

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 13/03 à 16:00



Jenna Thiam incarne Lucien, le jeune poète, avec une fougue juvénile, un mélange de candeur et de cynisme qui font mouche. © Simon Gosselin/Théâtre de la Bastille

La jeune metteuse en scène Pauline Bayle offre une adaptation lumineuse du roman monstre de Balzac racontant l'ascension et la chute d'un jeune poète ambitieux dans le Paris des années 1820. Cinq comédiens surdoués interprètent plus d'une vingtaine de personnages. Du théâtre à cru, cinglant, qui conjugue la grande littérature au présent.

Pauline Bayle n'a décidément peur de rien. Après avoir brillamment adapté pour la scène « L'Iliade » et « L'Odyssée » d'Homère en trois heures chrono, voilà qu'elle s'attaque, au Théâtre de la Bastille, à la « Comédie humaine » de Balzac... en 2 h 30. Pas aux 90 romans d'un coup, mais à un gros morceau tout de même : « Illusions perdues ». Riche de 700 pages et de plus de 70 personnages, ce « volume monstre » et « oeuvre capitale dans l'oeuvre » (selon son auteur) fut publiée en trois parties, de 1837 à 1843. A travers l'ascension et la chute du jeune poète-journaliste Lucien Chardon dans le Paris des années 1820, c'est toute une société bourgeoise et post-aristocratique ivre d'ambition que décrypte l'écrivain.

Ce qui impressionne d'abord chez Pauline Bayle, c'est sa capacité à tailler dans le vif : moyennant des coupes judicieuses, elle se concentre sur la deuxième partie du roman, « Un grand homme de province à Paris », et réduit des deux tiers le nombre de personnages. Son texte a l'allure d'un précipité limpide : les dialogues claquent, l'action s'emballe, toujours fluide. Le Paris intellectuel et « arty » d'hier résonne avec celui d'aujourd'hui. La satire sociale (règne des apparences, coups tordus, corruption) est d'une savoureuse acuité.

TROUPE RESSERRÉE

Comme pour son projet Homère, la metteuse en scène a réuni une troupe resserrée : trois filles et deux garçons surdoués, capables de changer de rôle (et de genre) en un instant. Seule Jenna Thiam n'incarne qu'un personnage, celui de Lucien, avec une fougue juvénile, un mélange de candeur et de cynisme qui font mouche. Charlotte Van Bervesselès crève les planches en aristocrate, en actrice entretenue ou en chroniqueur sans scrupule. Hélène Chevallier est aussi à l'aise en Madame de Bargeton, la perfide protectrice de Lucien, qu'en patron de journal. Alex Fondja et Guillaume Companio ne sont pas en reste en journalieux désabusés, poète crève-la-faim ou éditeur madré.

« Illusions perdues » devient du théâtre à cru. Pas de décor ou presque, mais des effets simples et frappants... Le spectacle se déroule pour l'essentiel dans un dispositif quadri-frontal. Les acteurs jouent leur comédie humaine sur un carré de bois aux allures de ring. Le « match » à cinq est haletant et beau. Avec ses intermèdes chocs : du théâtre dans le théâtre, quand l'actrice déclame des vers enflammés ; une danse sauvage magique, quand Lucien est « sacré » journaliste par ses pairs... Plus dure, plus poignante sera la chute... Et à la fin, c'est le diable en personne, incarné par Pauline Bayle, qui vient ramasser le jeune homme en morceaux. Un « deus ex machina » qui appelle une suite... A quand « Splendeur et misère des courtisanes » en 2 h 30 chrono ?

ILLUSIONS PERDUES

Théâtre

d'après Balzac

Adaptation et mise en scène Pauline Bayle

Spectacle reporté au [Théâtre de la Bastille](#), suite aux mesures contre le Coronavirus.

Tournée en principe prévue en avril et mai.

Une exaltante rentrée de théâtre

Notes cinématographiques, exploits scéniques, conversations philosophiques et reprise de grands classiques. Sur les planches, cet hiver, la programmation se veut faste et réjouissante.

Dossier réalisé
par Guillemette de Préval



Illusions perdues. Simon Gosselin

Monuments des lettres

Classiques. 2020 fera aussi la part belle aux grandes œuvres. Après avoir affronté avec brio les épopées de l'*Illade* et de l'*Odyssée*, la jeune metteuse en scène Pauline Bayle s'attaque à la non moins robuste *Comédie humaine* de Balzac, en adaptant *Les Illusions perdues* (1). Au Théâtre Gérard-Philipe, Yves Beaunesne s'emparera du verbe hugolien pour mettre en scène *Ruy Blas* (2). Le héros sera incarné par le jeune François Debblock (Molière de la révélation théâtrale 2015).

(1) À Saint-Ouen, les 30 et 31 janvier. Puis Grenoble, Chartres...
Au Théâtre de la Bastille du 11 mars au 9 avril... Tournée jusqu'en mai.

(2) Du 26 février au 15 mars - info sur theatregerardphilippe.com

2020 sur un plateau : la sélection spectacles des critiques du « Monde »

Arnaud Desplechin, Pina Bausch, Jérémie Ferrari... Tour d'horizon des spectacles les plus prometteurs de ce début d'année en théâtre, danse, opéra, humour.

Publié hier à 00h53, mis à jour à 08h22

Pauline Bayle et Balzac

Décidément, Balzac et ses *Illusions perdues* sont dans l'air du temps. Xavier Giannoli vient de tourner un film, *Comédie humaine*, avec Benjamin Voisin, Xavier Dolan, Cécile de France, Gérard Depardieu, Jeanne Balibar... qui devrait sortir cette année. Au théâtre, c'est la jeune Pauline Bayle, dont *Illiade*, en 2015, et *Odyssée*, en 2017, ont connu un franc succès, qui s'empare du chef-d'œuvre de *La Comédie humaine*. Avec sa compagnie, A tire-d'aile, elle donne sa version de « *la jungle d'un Paris très proche du nôtre* ». Créé à Albi, le spectacle tourne en France jusqu'en mai. **B. Sa.**

¶ « *Illusions perdues* », Scène nationale d'Albi (Tarn), les 9 et 10 janvier.
Voir la tournée sur le site de la compagnie A tire-d'aile.

HEBDOMADAIRE

À vos agendas

Théâtre : les 10 pièces les plus attendues en 2020 à Paris

Une sélection de Joëlle Gayot et Fabienne Pascaud Publié le 19/01/2020. Mis à jour le 20/01/2020 à 15h45.

Illusions perdues



Homère ne l'a pas fait plier, Balzac n'aura pas raison d'elle. Après avoir adapté et créé *l'Iliade* et *l'Odyssée*, forte de l'effronterie de la jeunesse qui envoie au tapis, décors, costumes, orthodoxie de la représentation, bref tout ce qui assoupit le théâtre, Pauline Bayle, metteur en scène dont la détermination n'a d'égale que la saine ambition, s'attaque à un monument de la littérature française : *les Illusions perdues*. Ses pas dans les pas de Lucien de Rubempré, elle suit le parcours d'un héros lancé à la conquête de Paris. Il n'est pas si simple de se frayer un chemin dans des mondes plus bétonnés encore que ne le sont les trottoirs de nos villes. Le spectacle, joué par six actrices et acteurs, sera brut de chez brut. Aller à l'essentiel en sachant se perdre en route, c'est la signature de Pauline Bayle qui entretient avec le plateau un rapport musclé et même offensif. On fonce.

Théâtre de la bastille. Du 11 mars au 9 avril.

LONGS DÉLAIS

THÉÂTRE - CRITIQUE

Illusions perdues d'après Honoré de Balzac, adaptation et mise en scène de Pauline Bayle



**D'APRÈS HONORÉ DE BALZAC /
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
PAULINE BAYLE**

Publié le 3 février 2020 - N° 284

Pauline Bayle adapte et met en scène la deuxième partie d'*Illusions perdues* avec une maestria époustouflante, qui l'installe définitivement parmi les meilleurs. Un chef d'œuvre, à voir absolument !

En octobre 1917, Proust disait, dans une lettre à René Boylesve, son « *admiration infinie* » pour *Illusions perdues*. Un siècle plus tard, Pauline Bayle signe une version théâtrale de ce roman qui provoque le même enthousiasme ! Après avoir déjà très largement prouvé son intelligence de l'adaptation et sa maîtrise de la mise en scène en portant la geste homérique au plateau, Pauline Bayle récidive avec le récit de l'ascension, du triomphe et des déboires de Lucien de Rubempré. Elle réussit un spectacle d'une force, d'une beauté, d'une tenue et d'une qualité dramaturgique exceptionnelles. Voilà une pièce qui mériterait des spectateurs très nombreux tant elle réussit à lier une insolente audace artistique à une accessibilité totale. L'excellence à la portée de tous : peu d'artistes méritent une telle estampille ! Charlotte Van Bervesselès, Hélène Chevallier, Guillaume Compiano et Alex Fondja se partagent les seconds rôles autour de Jenna Thiam, qui joue Lucien, sur un vaste plateau nu où il suffit de quelques chaises pour faire surgir la conférence de rédaction de Finot, et d'une petite estrade pour faire renaître la scène du Panorama-Dramatique où Coralie séduit Lucien.

Le meilleur de Balzac, et plus encore !

Le théâtre, « *trône de l'illusion* », disait Balzac : rarement plus brillants princes l'ont occupé que les cinq complices de cette exploration des heurs et malheurs d'un poète de province monté à Paris pour y conquérir la gloire et se brûler les ailes... Alex Fondja, poignant dans la vertu adamantine de Daniel d'Arthez, Guillaume Compiano, bouleversant et inquiétant en Camusot blessé, Charlotte Van Bervesselès, déchirante dans la scène où Coralie tombe sous les quolibets, Hélène Chevallier, géniale en Bargeton prétentieuse, sont tous également éblouissants dans le passage d'un rôle à l'autre, pendant que Jenna Thiam, en marathoniennne de l'émotion, campe un Lucien dont la naïveté oscille entre veulerie et sensualité, hardiesse et arrogance. « *Balzac, grand, terrible, complexé aussi, figure le monstre d'une civilisation et toutes ses luttes, ses ambitions et ses fureurs.* » disait Baudelaire. L'ascension et la chute de Rubempré se passe sous la Restauration. Serait-ce parce que cette période se termina par les Trois Glorieuses ou seulement parce qu'elle se caractérisa par le règne des petits esprits, étriqués, mesquins, égoïstes et médiocres : toujours est-il que ce que décrit Balzac résonne étonnamment à notre époque. Compromission de la presse, règne des courtisanes, gabegie politique et mise à l'encan de la culture : l'actualité du propos est stupéfiante et le choix des costumes, du phrasé et de la gestuelle contemporaines renforcent cette évidence. « *C'est l'œuvre capitale dans l'œuvre* » disait Balzac à Madame Hanska à propos d'*Illusions perdues*. De cette œuvre capitale, Pauline Bayle et les siens font un chef-d'œuvre !

ILLUSIONS PERDUES

Scène nationale d'Albi
Théâtre de la Bastille - Paris
et tournée

à partir du
9
Janvier

Pauline Bayle

Après *Illiade* et *Odyssée*, Pauline Bayle s'est attelée à l'adaptation d'un autre monument de la littérature, *Illusions perdues* qui fait partie de *La Comédie humaine* de Balzac. Sous la Restauration, un jeune poète Lucien Chardon qui se fait appeler Lucien de Rubempré du nom de sa mère, quitte Angoulême au bras d'une femme pour tenter sa chance à Paris...

Un parcours miné

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous plaît dans ce roman de Balzac ?

Pauline Bayle : Ce qu'il dit de la condition humaine à travers la tentation de la jouissance, de l'ambition, des choses plus grandes que soi. Et puis il situe son histoire dans le milieu de la culture. C'est un roman ultra contemporain, très dialogué. Balzac a un sens de la répartie, une pensée très musclée, vigoureuse qui donne de l'énergie.

Comment expliquez-vous les désillusions de Lucien ? Est-ce un mauvais auteur ?

Je crois qu'il est trop faible, qu'il aime trop la luxure et qu'il a besoin de jouir des plaisirs de la vie que ce soient les femmes, le jeu, la fête, ou l'alcool. C'est un papillon qui s'en remet beaucoup à l'autre, notamment à Madame de Bargeton ou à Coralie. Comparé à lui, Rastignac, un autre personnage de *La Comédie humaine*, originaire aussi d'Angoulême, est une machine de guerre qui vient à Paris faire fortune et

devenir ministre et il procède de façon très froide en séduisant une des filles du père Goriot mariée à un grand banquier. Tandis que Lucien s'émerveille, s'indigne et ses contradictions causent sa perte. Mais je trouve qu'il est beaucoup plus intéressant à incarner. Il me fait penser aux héros de Scorsese, dans *Les affranchis*, qui ont l'ambition démesurée de régner sur la pègre mais une fois les échelons franchis, ils baissent la garde et se font avoir.

Qu'est-ce qui fait qu'il y a une telle compétition entre les personnages ?

En 1820, Paris est la ville la plus moderne du monde. C'est le Tokyo d'aujourd'hui. Tout peut arriver, on peut partir de rien et conquérir l'Europe. Il y a la figure de Napoléon qui plane derrière. Il y a quelque chose de très américain. Balzac était visionnaire, il pressentait que le capitalisme allait exacerber les rapports humains, l'intérêt individuel, la compétition dans les villes.



Avez-vous transposé ?

Les costumes sont modernes, c'est contemporain mais sans qu'il y ait de téléphones portables. J'ai voulu qu'on ressente le côté dynamique de cette société et quelque chose de l'ordre du piège. J'aimerais qu'on s'attache à Lucien, qu'on se dise qu'il va s'en sortir. Il y a quelque chose de tellement juste chez lui par rapport au fait de grandir, d'apprendre à mettre en œuvre son ambition et de confronter ses idées à la réalité.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ *Illusions perdues*, d'après le roman de Balzac, adaptation et mise en scène Pauline Bayle
9 et 10/01 Scène Nationale d'Albi, 21/01 Théâtre Cinéma à Narbonne, 23 et 24/01 La Passerelle à Gap, 30 et 31/01 Espace 1789 à Saint-Ouen, 4 au 6/02 MC2 à Grenoble, 11 et 12/02 Tandem de Douai, 28/02 Scène Watteau à Nogent, 3/03 Théâtre de Chartres, 11/03 au 10/04 Théâtre de la Bastille, 14 au 16/04 La Course à La Rochelle, 21/04 Carré Belle-Feuille à Boulogne 28 et 29/04 Théâtre Liberté à Toulon, 5/05 Les 3 Pierrots à Saint-Cloud, 7/05 La Garance à Cavaillon

PRESSE INTERNET

Illusions perdues : le ring social de Pauline Bayle

13 mars 2020 / dans À la une, Albi, Coup de coeur, Douai, Grenoble, La Rochelle, Les critiques, Paris, Théâtre, Toulon / par Vincent Bouquet



Photo Simon Gosselin

Au Théâtre de la Bastille, la jeune metteuse en scène livre une version condensée, fluide et limpide du monument romanesque de Balzac. Un tour de force où l'apparente simplicité du geste n'a d'égal que l'impressionnante acuité du propos.

Les monstres littéraires, d'où qu'ils viennent, ne font pas peur à Pauline Bayle. Bien au contraire. Après *L'Iliade*, puis *L'Odyssée*, d'Homère et le plus modeste *Chanson douce* de Leïla Slimani, la metteuse en scène a jeté son dévolu sur *Illusions perdues*, l'une des pierres angulaires – si ce n'est la pierre angulaire – de *La Comédie humaine* de Balzac. **S'attaquer à un tel monument, avec ses près de 700 pages et ses quelque 70 personnages, n'a rien d'une mince affaire.** L'adapter au théâtre impose de faire des choix, d'opérer des coupes, de viser juste, et non d'y aller sabre au clair, pour préserver la justesse balzacienne. C'est le tour de force qu'a réussi Pauline Bayle. Sans complètement occulter ses première (*Les Deux Poètes*) et troisième (*Les Souffrances de l'inventeur*) parties, condensées en un prologue et un épilogue, elle s'est concentrée sur le cœur battant de l'œuvre, *Un grand homme de province à Paris*. **En ressort un précipité, débarrassé de toute longueur, qui, en un seul et même mouvement, donne à voir la splendeur et la décadence d'un homme, dévoré par ses envies d'amour, d'argent et de gloire.**

Cet homme, c'est Lucien Chardon. Beau et lettré, fils de pharmacien et d'aristocrate, il préfère se faire appeler du nom de sa mère, de Rubempré, depuis que Madame de Bargeton, avec qui il entretient une liaison, l'a introduit au sein de la noblesse d'Angoulême. Sauf qu'aux yeux de cet ambitieux duo, le talent de l'écrivain en herbe, qui a composé un recueil de sonnets en l'honneur de sa belle, n'est pas reconnu à sa juste valeur par cette bonne société de province. Ils décident alors de monter à la capitale pour vivre leur amour et accéder à cette renommée que la cité angoumoisine ne peut leur offrir. A peine débarqué à Paris, leur tandem ne fait pas long feu. Sous les railleries des femmes de l'aristocratie, qui se gaussent de la voir au bras d'un roturier mal dégrossi, Madame de Bargeton lâche Lucien en rase campagne. Livré à lui-même, le jeune homme ne s'en laisse pas compter et gravit, de proche en proche, les échelons jusqu'à se convertir au journalisme. Là, il découvre qu'il peut faire et défaire des réputations, et surtout satisfaire ses ambitieuses envies, quitte à voguer de compromission en compromission.

Pour suivre Lucien dans ses pérégrinations, de l'opéra à ses appartements, de la bibliothèque à la salle de rédaction, Pauline Bayle ne s'est embarrassée d'aucun décor. Conformément à sa grammaire habituelle, elle a opté pour un théâtre brut et un plateau nu, habilement éclairé par les lumières de Pascal Noël. Encadré par un public installé en quadri-frontal, délimité par un rectangle blanc recouvert d'une fine couche de craie, l'espace de jeu se transforme en un ring social autour duquel les spectateurs jouent, malgré eux, un rôle primordial, celui d'une société parisienne qui transperce les personnages de son regard acéré. Car, qu'importe le lieu, c'est toujours la même logique qui prévaut, celle d'un monde où chacun est évalué à l'aune de ce qu'il a – argent, titre, influence – et non de ce qu'il est, où le paraître, toujours, supplante l'être, où le moindre acte, y compris intellectuel, peut constamment servir de monnaie d'échange. Dans cet univers obsédé par la fin et non par les moyens, les alliances et les contre-alliances peuvent se nouer et se dénouer, les trahisons et les coups bas tomber comme à Gravelotte.

Cette lutte à mort sociale, conduite avec limpidité et intensité par Pauline Bayle, ne serait rien, ou si peu, sans l'incroyable fluidité de sa troupe de comédiens. A eux six, metteuse en scène comprise, ils incarnent près d'une vingtaine de rôles sans se préoccuper des genres. Si **Jeanna Thiam** se borne logiquement au personnage prédominant de Lucien, tout en fougue et en faiblesses, et Pauline Bayle à celui de l'abbé espagnol, **Carlos Herrera**, digne héritier du Diable faustien, **Charlotte Van Bervesselès**, **Hélène Chevallier**, **Guillaume Compiano** et **Alex Fondja** passent, en un claquement de doigt, de protagoniste en protagoniste avec l'aisance de cabris scéniques. Fondée sur des changements ultra-rapides d'accessoires vestimentaires – pardessus, veste, paire de chaussures, chemisier –, cette mécanique est le plus bel exemple de la simplicité qui irrigue l'ensemble de la pièce, jusqu'à en devenir la force motrice. Celle-là même qui, décidément, va si bien à Pauline Bayle.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Illusions perdues

d'après le roman d'Honoré de Balzac

Adaptation et mise en scène Pauline Bayle

Avec Charlotte Van Bervesselès, Hélène Chevallier, Guillaume Compiano, Alex Fondja, Jenna Thiam

Assistante à la mise en scène Isabelle Antoine

Scénographie Pauline Bayle, Fanny Laplane

Lumières Pascal Noël

Costumes Pétronille Salomé

Musique Julien Lemonnier

Production déléguée Compagnie À Tire-d'aile

Coproduction Scène nationale d'Albi, TANDEM – Scène nationale, Espace 1789 – Scène conventionnée Saint-Ouen, MC2 : Grenoble, Théâtre de la Bastille, La Coursive – Scène nationale La Rochelle, Théâtre La Passerelle – Scène nationale de Gap et des Alpes du Sud, Châteaullon Scène nationale, Théâtre de Chartres

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication / DRAC Île-de-France, de la Région Île-de-France et du CENTQUATRE-PARIS

Le Département de la Seine-Saint-Denis a soutenu la création de cette œuvre.

La Compagnie À Tire-d'aile est en résidence à l'Espace 1789 – Scène conventionnée de Saint-Ouen, avec le soutien du Département de la Seine Saint-Denis.

Durée : 2h20

« Illusions perdues », pas pour Pauline Bayle

13 MARS 2020 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Après « l'Iliade » et « L'Odyssée », Pauline Bayle adapte et met en scène « Les illusions perdues » de Balzac avec un même principe : les acteurs d'abord. Un commando de cinq pour une vingtaine de rôles sur un plateau nu et les spectateurs sur les quatre côtés d'un ring. C'est enlevé et ça dépote. Dans le rôle de Lucien de Rubempré, une jeune actrice sidérante, Jenna Thiam.

COMMENTEZ A+ A-



"Illusions perdues", Coralie et Lucien © Simon Gosselin

Balzacophiles, balzacophones et autres pointilleux gardiens des œuvres de ce buveur de café invétéré qu'était Honoré de Balzac, n'allez pas voir la subtile adaptation et jouissive mise en scène qu'en donne Pauline Bayle au Théâtre de la Bastille. Vous seriez offusqués. Vous risqueriez la crise d'apoplexie en voyant que le personnage central, Lucien de Rubempré, est interprété par une femme (Jenna Thiam, actrice qui se révèle à la scène dans ce rôle). Vous frôleriez la crise cardiaque en constatant que plusieurs pans du roman sont quasi passés à la trappe, à savoir la quasi totalité de la troisième et dernière partie du roman titrée « les souffrances de l'inventeur », ainsi qu'une bonne partie de la première partie qui se passe à Angoulême. Bref, qu'est laissé de côté ce balancement effectué par Balzac entre les deux amis d'enfance, Lucien de Rubempré (celui qui part d'Angoulême) et David Séchard (celui qui y reste), le second épousant Eve, la sœur du premier.

De l'ambition à la compromission

Eve apparaît brièvement dans l'adaptation de Pauline Bayle, mais ne cherchez pas David Séchard, il est passé à la trappe. Hurlements de fureur et d'horreur du club des Balzaciens! Non messieurs (c'est d'abord un monde d'hommes), ne chignez pas, ce spectacle a sa cohérence : il raconte le destin de Lucien Chardon dit de Rubempré et de ceux qu'il va côtoyer. Depuis le départ d'Angoulême dans la calèche de Madame de Bargeton, la première femme aimée, prêt à conquérir Paris et à devenir un écrivain célèbre ; l'arrivée dans la capitale et ses pièges ; l'apprentissage difficile des règles de la société aristocratique qui le rejette ; la plongée dans un autre monde que Balzac scrute avec acuité et gourmandise, celui consanguin des éditeurs, des écrivains et des journalistes ; l'amour fou partagé avec une jeune actrice Coralie; les idéaux que Lucien abandonne un à un et le succès de sa plume bien tournée et acerbé de critique dramatique ; sa gloire et bientôt sa chute (pour avoir voulu jouer sur tous les tableaux), entraînant celle de Coralie et la mort de cette dernière ; enfin, en guise d'épilogue, une rencontre providentielle façon Méphistophélès dont Lucien devient la « créature » et ouvre la porte d'un roman à venir de l'ogre Balzac.

Bref, l'histoire d'un provincial sincère, voulant écrire des livres inoubliables et qui, monté à Paris, se verra être dévoré par tout ce que son ambition pourtant légitime lui impose en matière de compromis et de compromissions, sur fond de mirages des lumières de la capitale dans le milieu du théâtre où les actrices sont entretenues par de sympathiques barbons et celui du journalisme littéraire où la plupart des plumes se vendent et s'achètent.

Comme pour ses précédents spectacles, *L'Illiade* et *L'Odyssée* (lire [ici](#)), poursuivant son « travail sur les grands textes fondateurs de la littérature », Pauline Bayle dirige un commando de cinq actrices et acteurs (dont quatre rencontrés au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris où Pauline Bayle a été élève) sur un plateau sans décor. Et même, cette fois, sans le moindre accessoire, hormis une petite estrade posée par deux techniciens au centre de la scène le temps que l'actrice Coralie sur la scène d'un théâtre ne dise un monologue, avant que les mêmes techniciens n'emportent l'estrade en coulisses.

Le club des cinq

Quadrifrontal, le dispositif est celui d'un ring. C'est un dispositif qu'apprécie la génération de Pauline Bayle, celle des trentenaires (je pense, par exemple, au *Pas de Bême* d'Adrien Béal, mais il en est d'autres). Le rapport aux spectateurs y est plus direct, le décor réduit à rien ou à quelques accessoires, entre deux scènes les acteurs peuvent s'asseoir parmi les spectateurs, la connivence est de mise. Pauline Bayle a réussi à imposer ce dispositif dans tous les lieux où le spectacle tourne cette saison et tournera la saison prochaine.



"Illusions perdues", autre scène © Simon Gosselin

Hormis l'actrice tenant le seul rôle de Lucien -« beau comme un dieu grec »-, les quatre autres interprètent, tour à tour, outre le rôle du narrateur, ceux de plusieurs personnages (de trois à six) -une vingtaine au total- chacun étant identifié par un simple élément de costume (veste mise ou ôtée, etc., travail efficace de Pétronille Salomé) et un changement de jeu. Ainsi Charlotte Van Bervesselès est Eve (la sœur de Lucien), Madame d'Espard (la cousine parisienne de Madame de Bargeton), puis l'actrice Coralie, mais encore Michel Chrestien et Félicien Vernou. Et il en va de même pour Hélène Chevalier, Guillaume Compiano et Alex Fondja. Ils sont tous d'une belle vivacité. Ils jubilent à changer ainsi de rôle et nous avec eux. Remarquons, en passant, que seules les actrices jouent aussi des rôles d'hommes (comme dans le dernier spectacle de Pommerat et celui de Pauline Peyrade). Signe des temps ?

Quand à Jenna Thiam, elle est plus que crédible dans le rôle de Lucien, c'est comme une évidence, d'autant plus que c'est du fond de sa féminité qu'elle construit son personnage de jeune poète naïf, de bel homme opiniâtre et ambitieux, lucide un jour, aveugle le lendemain, ravalant sa salive le troisième jour pour mieux avaler une couleuvre, cherchant à s'imposer dans un monde de requins. Ainsi ce moment où Lucien lit l'un de ses poèmes (en fait emprunté pour le spectacle à un grand poète) ou cet autre où, tout en marchant, il tourne autour du ring sous l'œil d'un ami bienveillant, écrivant à haute voix l'article acerbe qui fera son succès, tel un lion dans sa cage se dressant sur deux pattes et jonglant avec des balles sous le regard d'un dompteur admiratif. Il y aurait bien d'autres détails exquis à raconter, l'ensemble produisant, à chaque instant, une incandescence du présent de la représentation. Si bien que ce spectacle, par son énergie créatrice, rapproche de nous ce monde qui nous semble plus lointain quand on lit le roman et fait clignoter, in petto, quelques événements récents.

"Le mécanisme de toute chose"

Balzaciens de tout poil, allez, venez donc, vous ne le regretterez pas. Même si à bon droit théâtral, hormis la description de Paris, Pauline Bayle laisse sagement de côté les longues et magnifiques descriptions documentées (sur le monde de l'imprimerie, le restaurant Flicoteaux, les Galeries parisiennes, etc.) où Balzac aime s'arrêter et même se vautrer. Ce qu'elle privilégie ce sont les dialogues et là Pauline Bayle rend justice à l'extraordinaire dialoguiste qu'est Balzac. C'est l'une des joies du spectacle. Un seul exemple. Lucien s'étonne de l'absence de « scrupule » de son ami Étienne Lousteau qui vient de faire demander par Mademoiselle Florine (une actrice en vue) trente mille francs à son droguiste, amant et bienfaiteur, pour payer quelque chose qui a déjà été payé. Lousteau l'arrête :

-Mais, de quel pays êtes-vous donc, mon cher enfant ? Ce droguiste n'est pas un homme, c'est un coffre-fort donné par l'amour.

-Mais votre conscience ?

-La conscience mon cher, est un de ces bâtons que chacun prend pour battre son voisin, et dont il ne se sert jamais pour lui. Ah ! Ça, à qui diable en avez vous ? La hasard fait pour vous en un jour un miracle que j'ai attendu pendant deux ans. » Etc..

Dans le texte, l'échange continue sur deux pages. Puis Balzac écrit : « Lousteau sortit laissant Lucien abasourdi, perdu dans un abîme de pensées, volant au dessus du monde comme il est. Après avoir vu aux Galeries-de-Bois les ficelles de la Librairie et la cuisine de la gloire, après s'être promené dans les coulisses du théâtre, le poète apercevait l'envers des consciences, le jeu des rouages de la vie parisienne, le mécanisme de toute chose ». Tout cela, un repli du corps assorti d'un léger froissement du visage de l'actrice Jenna Thiam, nous le dit implicitement sans le moindre mot. Et puis au cœur du spectacle il y a, belle idée, cette danse sauvage aux pas rageurs des cinq, comme si le monde d'hier des héros de Balzac et celui d'aujourd'hui porté par les corps des acteurs, entraient en collision. Il est des soirs où le théâtre fait des étincelles.

Théâtre de la Bastille, 20h jusqu'au 4 avril puis du 6 au 10 avril à 20h, sf le dim et les 27 et 28 mars ; La Coursive de La Rochelle du 14 au 16 avril ; Le Carré Belle-Feuille à Boulogne-Billancourt le 21 avril ; Théâtre Liberté à Toulon les 28 et 29 avril ; Les 3 Pierrots à Saint-Cloud le 5 mai ; La Garance à Cavaillon le 7 mai. Suite la saison prochaine.

Illusions perdues, d'après Honoré de Balzac, mise en scène de Pauline Bayle, Théâtre de la Bastille

Mar 12, 2020 | Commentaires fermés sur Illusions perdues, d'après Honoré de Balzac, mise en scène de Pauline Bayle, Théâtre de la Bastille

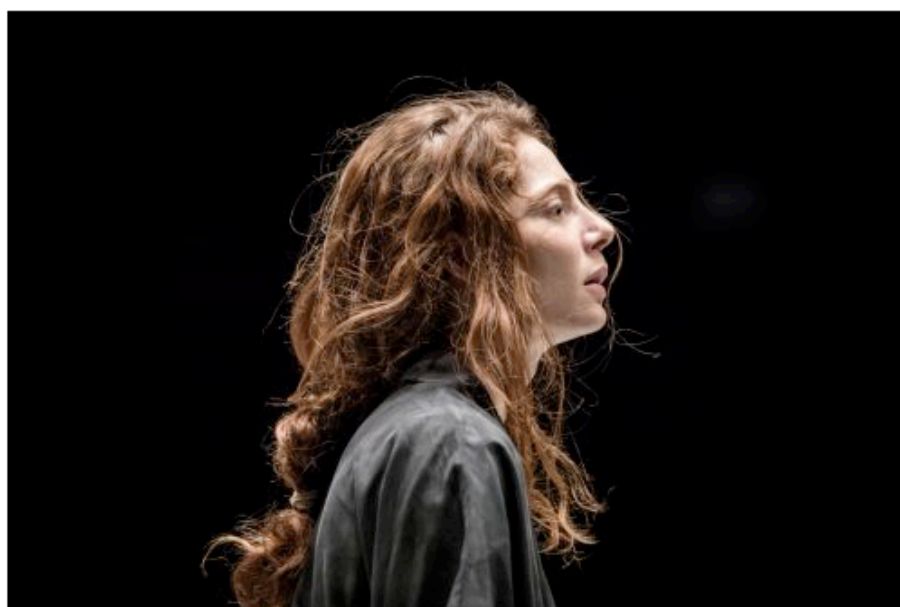


© Simon Gosselin

ff article de Denis Sanglard

« On ne peut rien réussir sans se râper le cœur. » D'Angoulême à Paris, l'ascension rapide et la chute brutale de Lucien de Rubempré. Pauline Bayle adapte *Illusions perdues* de Balzac, œuvre monstre. L'œuvre est dégraissée, la mise en scène dépouillée à l'extrême, frontale. Ce que Pauline Bayle met en scène, formidablement, c'est l'écriture de Balzac. Qui claque sur ce plateau devenu ring où se fracasse Lucien de Rubempré. Ils sont cinq pour une vingtaine de rôle. Cinq au talent ébouriffant. Cinq d'une jeunesse folle qui portent cette œuvre avec une énergie sans faille, avec rien, trois fois rien. À se partager les rôles sans distinction de genre, à l'exception de Lucien de Rubempré (Jenna Thiam, incandescente). Il suffit d'endosser une veste, retirer une chemise, à vue, pour être un nouveau personnage, entrer dans une nouvelle condition, changer de vocable. Et si Lucien est une femme, qu'importe, ce qui compte ici est l'incarnation. Pauline Bayle concentre le roman autour de l'ambition de Lucien et ses corolaires, l'argent, le pouvoir, la corruption. La littérature et le journalisme. Paris. Paris, ville tentaculaire, personnage central de cette comédie humaine. Paris qui broie et recrache sans rémission ceux qui ont échoués. Lucien de Rubempré n'est pas Rastignac. L'ascension de Lucien de Rubempré par le journalisme, monde d'un cynisme absolu, versatile au gré de ses intérêts, est aussi l'instrument de sa chute. Dans ce milieu artistique, théâtral et littéraire, où la presse et l'argent font et défont sans scrupule les carrières, Lucien de Rubempré n'est que l'enjeu des ambitions de ceux à qui il doit sa place. L'aristocratie qu'il rallie par opportunisme et naïveté achève sa perte. « La conscience, mon cher, est un de ces bâtons que chacun prend pour battre son voisin et dont il ne se sert jamais pour lui. »

C'est ce roman d'apprentissage que Pauline Bayle met en exergue. C'est tout le mécanisme implacable d'une chute résistible qu'elle met à plat et en avant. C'est la désillusion amère et l'envers du décor qui n'est que boue, celle qui, jetée sur Coralie, au final recouvrira le plateau. Dans un juste dépouillement qui n'est pas austérité, dans un dispositif quadri-frontal qui encercle les comédiens comme Paris enserre ses personnages, toujours à vue, sans échappatoire. Rien, en effet, qui ne fasse obstacle à la langue de Balzac décrassée de son faux romantisme de mauvais alois par le jeu direct et sans affectation des comédiens. Un jeu dans l'urgence de l'action et des situations enchaînées qui les voit arpenter le plateau avec célérité sans l'once d'un temps mort. Et c'est aussi ça qui caractérise cette mise en scène, cette énergie vorace, presque brutale, cette tension constante, cette sensation que tout se déroule, concentré et vertigineux, sans digressions inutiles, à l'instant, en temps réel, ancré dans le présent de la représentation. S'autorisant parfois des images fulgurantes, l'incarnation de Paris par Coralie, une danse jusqu'à la transe pour sceller un pacte infernal. Il y a, qui parcourt la mise en scène et lui donne son rythme, comme une urgence à dire absolument. La même que celle de Lucien de Rubempré à être absolument. Jusqu'à se râper le cœur et qu'il n'en reste rien. « La chute d'un grand homme est toujours en raison de la hauteur à laquelle il est parvenu. » Rastignac, *Illusions perdues*.



© Simon Gosselin

Illusions perdues d'après Honoré de Balzac

Adaptation et mise en scène de Pauline Bayle

Avec Charlotte Van Bervesselès, Hélène Chevallier, Guillaume Compiano, Alex Fondja, Jenna Thiam

Assistante à la mise en scène Isabelle Antoine

Scénographie Pauline Bayle, Fanny Laplane

Lumières Pascale Noël

Costumes Pétronille Salomé

Musique Julien Lemmonier

Du 11 mars au 4 avril à 21 h

Du 6 au 10 avril à 20 h

Relâche les dimanches et les 27 et 28 mars 2020

Illusions perdues – Balzac – Pauline Bayle

Théâtre de la Bastille

Après Iliade et Odyssée d'après Homère présentés au Théâtre de la Bastille en janvier 2018 et Chanson douce de Leïla Slimani à la Comédie-Française en 2019, Illusions perdues de Balzac est la quatrième œuvre littéraire adaptée au théâtre par Pauline Bayle.

L'adaptation des textes d'Homère révélait l'origine orale du récit, la flamboyance de l'épopée, l'universalité et l'éternité des mythes, mais aussi la variété des parcours initiatiques. Illusions perdues offre, quant à lui, une puissante oralité des dialogues, glisse du sublime au sordide et met à nu les aspérités et les failles de l'âme humaine.

Tout individu a des aspirations multiples qu'il confronte à la réalité de son époque. De ce choc naît une force capable de mettre en marche et de bousculer le monde et les hommes. Dans Illusions perdues, c'est l'ambition, liée à un féroce appétit d'amour, de gloire et d'argent qui jouera ce rôle.

L'auteur dévoile les rouages de cette dynamique à travers les intrigues, les luttes et les échecs de chacun des personnages qui trouvent et prouvent leur force en affrontant les aléas souvent cruels des rapports sociaux.

La Restauration et la monarchie de Juillet ont vu la naissance d'une nouvelle bourgeoisie triomphante ayant pour principal souci de faire de l'argent. Lucien de Rubempré en est l'exemple même et, à travers son ascension puis sa déchéance, illustre parfaitement ce que Georg Lukács nommera la «capitalisation de l'esprit», et que Balzac résumait par : « Dis-moi ce que tu as, je te dirai ce que tu penses ».

Dans une théâtralité brute et simple, signature des mises en scène de Pauline Bayle, cinq acteurs s'emparent de ce roman foisonnant. Ils ont pour arme la véritable polyphonie de langages qu'invente Balzac pour raconter son siècle, mêlant à l'argot un lexique propre à la ténébreuse psychologie des intrigants, liés chacun à un groupe social bien spécifique. Ainsi soulagés des archétypes de la représentation romantique, les interprètes mettent en lumière l'étonnante manière dont l'action s'amorce et se développe. Dans un espace scénique basculant de deux à quatre dimensions, la vétusté mesquine d'Angoulême – d'où vient Lucien – s'effacera peu à peu pour laisser place aux lumières éblouissantes de l'ogresse capitale qu'est Paris.